

## OVÍDIO MARTINS

PIERRETTE et GÉRARD CHALENDAR  
(Université de Montpellier)

Ovídio Martins (Ovídio de Souza Martins. Mindelo, ilho de São Vicente, Cabo Verde, 17-08-1928). L'itinéraire d'Ovídio Martins est typique de celui d'un intellectuel africain de l'époque: il commence ses humanités sur sa terre natale –en ce qui le concerne, ce sera au lycée de Mindelo- il les poursuit en Europe, plus précisément à la Faculté de Droit de Lisbonne. Il abandonne en 2<sup>e</sup> année à cause de la déficiente auditive dont il souffre, puis il réside quelque temps à Amsterdam. Très vite, il s'insère dans le mouvement culturel de l'archipel, en devenant co-fondateur du *Suplemento Cultural* en 1958, auquel devaient participer Aguinaldo Fonseca, Carlos Alberto Monteiro Leite, Francisco Lopes, Gabriel Mariano, José Augusto Monteiro Pinto, Sylvia Crato Monteiro, Terêncio Anahory et Yolanda Morrazo. La revue ne devait compter qu'un numéro unique, le second ayant été interdit par la censure. Son impact allait pourtant être bien réel et se révéler sur deux plans différents: d'une part, elle prend acte du travail de sensibilisation que les *Claridosos* avaient entamé depuis 1936, d'autre part, elle accentue le "processus dinâmico social já implícito na *Certeza* en 1944". O. Martins ne désertera jamais cette double voie et les développera dans toute sa production ultérieure, que se soit à *Claridade* (qui bien que pourvue d'une parution très irrégulière, devait se prolonger jusqu'en 1960), à *Cabo Verde*, *Vertice*, au *Suplemento Literário do Jornal de Notícias* au *Notícias de Imbodeiro*, *Mensagem* ou au *Journal des Poètes* de Belgique, ou plus récemment à *Raizes*. Il a également publié des recueils poétiques: *Tchutchinha* (imprimé de manière erronée *Tchuchinha*) (1962)-*Caminhada* (1962)-*Gritarei berrarei matarei-Não vou para Pasargada* (Rotterdam 1973) ainsi qu'un texte en prose *Independência* (Instituto Cabo-Verdiano do Livro-Praia-1983).

Ses textes ont été retenus dans bon nombre d'anthologies: *Modernos Poetas Cabo-verdianos* (Praia-1961), *Estrada Larga*, selecção de textos e poesia do suplemento de "cultura e artes" de *O Comércio de Porto-Porto* 1962-*Makua* 2 (Sá da Bandeira 1963). *Antologia da terra portuguesa-Cabo Verde-São Tome e Príncipe*, Guiné, Macau e Timor (Lisboa 1963?) –*Literatura*

*africana de expressão portuguesa* vol I (Argel 1967) –*Contos portugueses do ultramar* vol I (Porto 1969) –*No reino de Caliban* vol I (Lisboa 1975) –ainsi que dans la dernière anthologie publiée chez Plátano par Manuel Ferreira, ou encore en Italie ou au Brésil puisque ce poète figure dans *Poesia Africana di Revolta* (Bari-1969) et *Poetas e Contistas Africanos* (São Paulo-1963) ainsi que *La Poésie Africaine d'Expression Portugaise* publiée à Paris (P.J. Oswald-1969).

Le Lecteur qui embrasse d'un coup d'oeil panoramique l'oeuvre d'Ovídio Martins ne peut qu'être frappé par la cohésion de forme et de pensée qui s'en dégage:

-C'est d'abord un poète profondément enraciné dans la culture cap-verdienne et le moment historique qu'il a vécu. Dès ses premières publications, il a opté pour une poésie politique dont la violence verbale conteste fortement l'ordre établi (imposé) par le colonialisme portugais et qui développe certaines constantes stylistiques et rhétoriques dont il faudra dresser l'inventaire.

-Comme la majorité des artistes africains, il a mis son art au service du Parti qui au lendemain de l'indépendance, a pris la direction du pays. De poète qu'il était (et qu'il est resté) Ovídio Martins s'est fait propagandiste des idéaux du PAIGCV. Il n'y a pas pour autant rupture dans son travail. Bien au contraire, les thèses qui y sont défendues jettent une lumière récurrente sur la poésie publiée antérieurement.

**I-Assumer la culture et le moment historique:** Beaucoup de pièces de *Caminhada* ou de *Gritarei berrarei matarei* sont dédiées à d'autres écrivains-Manuel Lopes, Baltazar Lopes, João Vario; le premier est qualifié de "romancista patricio", ce dernier est appelé "camarada poeta". Ces dédicaces ne sont pas sans signification. Elles manifestent une totale adhésion du poète aux idéaux et aux prises de position de ses congénaires. Ce sont des hommes dévoués à leur terre, qui en connaissent parfaitement les problèmes et qui sont profondément unis au peuple dont ils ressentent dans leur chair les espoirs et les peines. Cette concordance exemplaire avec ces auteurs montre qu' Ovídio Martins est l'un des représentants les plus orthodoxes d'une génération qui, prenant acte d'un contexte géographique, politique et humain, décidera la lutte ouverte sur le plan théorique, esthétique et politique contre le colonialisme dans les îles du Cap-Vert.

A cet égard, le poème intitulé **Flagelados do vento leste** (*Caminhada*) est exemplaire: reprenant le titre du livre majeur de Manuel Lopes (publié en 1960). ° Martins en développe les thèmes essentiels: il constate l'ampleur de la disette: "As cabras ensinaram-nos o comer pedras/ para não perecermos" –une disette qui frappe toutes les populations insulaires est qui fait figure de martyr imposé à l'archipel. Par on ne sait quel dieu punitif et pour on ne sait quel raison. Le syntagme "os flagelados do vento leste" métaphorise l'idée d'un

châtiment impersonnel et aveugle. L'exclamation qui conclut le premier vers ainsi que la répétition du syntagme qui scande le texte disent clairement le scandale du sort dévolu aux gens de l'archipel. Scandale géographique d'abord par la désolation de la flore et l'omniprésence de la mer qui ceinture ces terres dans un isolement invincible. Tout cela est résumé dans un vers d'une densité extrême "Bloqueio mordaça bloqueio"<sup>1</sup>.

Car l'insularité dont il s'agit n'a à voir avec la soif d'isolement, le besoin d'exotisme, d'un ailleurs que des écrivains comme Pierre Loti, Baudelaire ou Teixeira Gomes ont ressenti; c'est un état de fait (non un état voulu) qui est ressenti comme une prison mentale, une source d'étouffement collectif, de dérive affective que les pionniers de la poésie cap-verdienne avaient déjà exprimée<sup>2</sup>. On comprend alors l'ambivalence dont est le milieu de s'évader de ces terres de détresse (voir Chiquinho), pour d'autres, il est signe de douleur morale, il se conjugue avec les ravageurs pour faire naître la sécheresse, source de tous les maux: "os vozes do mar/ .../ nos salgou o sangue". La mer-le vent, ce binôme compose le comportement habituel de l'autochtone en ce qu'il détermine sa sensibilité. Un autre poème le dit clairement:

"Terra dos meus amores  
ó terra da minha dor  
Chora o vento na tua voz  
o mar ameaça nos teus gestos"<sup>3</sup>

Le sort dévolu au pays est scandaleux pour une autre raison, humaine celle-là. Car cet isolement et la déréliction qui s'ensuit n'ont pas suscité de mouvement humanitaire d'envergures:

"A nosso favor  
não houve campanhas de solidariedade  
não se abriram os lares para nos abrigar  
e não houve braços estendidos fraternalmente  
para nós"  
(...)  
"Os homens esqueceram-se de nos chamar irmãos"

Ce sentiment d'être abandonné des hommes est très profond il engendre une amertume, un désespoir que les mornes ont su porter à leur niveau

---

<sup>1</sup> "Terra dos meus amores" in *Gritarei berrarei matarei*.

<sup>2</sup> Voir le commentaire d'Elsa Rodrigues dos Santos: *As Máscaras Poéticas de Jorge Barbosa (Edições Caminho)* ainsi que l'excellent article de Pierre Rivas: *Insularité et déracinement dans la poésie cap-verdienne* in *Les littératures africaines de langue portugaise*. Paris 1985, pp. 291-294.

<sup>3</sup> *Terra dos meus amores* op cit.

d'expression le plus élaboré. Certains de ses prédécesseurs –Antonio Pedro, Jorge Barbosa, Antonio Nunes, Nuno Miranda et plus près de nous Daniel Felipe ont pérennisé la mémoire de la morna en tant qu'elle est une part essentielle de l'identité culturelle des îles. Ils s'y sont reconnus en totalité et se sont sentis à l'aise dans ce climat de langueur désespérée qui en émane. Ovídio Martins s'écarte de ceux-ci. Pour lui, c'est là une manière de se complaire dans cette saudade ankylosante et qui est comme un écran devant la tâche à accomplir. Il est vrai qu'il n'échappe pas entièrement à la fascination de la morna; dans **Chuva em Cabo-Verde** (in *Caminhada*), il note qu'elle réunit les couples que saluent la pluie salvatrice, associée aux "sambas" et aux "marchas", elle est l'expression de l'allégresse populaire, même si en la circonstance, on danse des "mornas mornadas". Mais on voit que chez le poète, la morna est plus porteuse d'espoir que de cette tristesse qu'on a longtemps considérée comme sa quintessence. Il y a là une volonté de rassembler toutes les données susceptibles de remodeler un portrait jusqu'alors inédit de ses contemporains. Car O. Martins discerne un fossé qui ne peut être comblé entre le passé et le présent:

"Agora a luta ontem o desespero e dantes as lágrimas" <sup>4</sup>

Alors que d'autres écrivains ressassent la misère des laissés-pour-compte de leurs concitoyens, il décèle chez eux un farouche volonté de faire face aux coups du mauvais sort:

"Teimosamente continuamos de pé  
num desafio aos deuses e aos homens".

Cette détermination n'est pas une régénération purement morale. Elle provient de la prise de conscience de l'histoire de l'archipel dont la disette endémique n'est pas dûe entièrement aux conditions climatiques. Certes, des textes comme **Seca** (in *Caminhada*) mettent en avant une géographie impossible à vivre avec des "Árvores / de ramos arreganhados / a pingar suor e lágrimas / Terra / calcinada / até à exaustão / da angustia" mais ailleurs ce "cataclismo/ periódico" n'est pas sans rapport avec l'histoire humaine. Ovídio Martins ne s'étend pas sur la liaison entre les données naturelles et la colonisation politico-économique, il affirme –sans le démontrer- que la saisie de l'impact de cette dernière instance est d'une importance capitale pour les temps actuels car elle est à même de bouleverser non seulement le niveau économique par la lutte armée mais également l'économie générale des îles, et partant les relations humaines:

---

<sup>4</sup> Terra dos meus amores op cit.

“Do fundo dos séculos sobre o rumor  
de idade concretas-500 anos”<sup>5</sup>

C'est dire en raccourci que le malheur n'est pas uniquement dû aux conditions climatiques, que le colonialisme et l'esclavage ont entraîné l'exploitation des richesses naturelles et humaines. Ovídio Martins commente ainsi le discours que le ministre portugais Almeida Santos avait prononcé devant l'O.N.U. affirmant que “Cabo-Verde é, e de certo modo foi sempre, um território paupérrimo”.

“Rejeitemos em absoluto tal opinião, pois não acreditamos na existência de territórios paupérrimos. E que não há na verdade territórios pobres. Há-os, sem dúvida, mais pobres, que outros, mas existem quase sempre razões poderosas dessa pobreza. No caso concreto de Cabo-Verde, essas razões-e so elas, nem sempre (pelo contrário) deu prejuizo a Portugal” (*Independência* p 26).

Nous n'épiloguerons pas sur l'assertion selon laquelle le concept de pays pauvre ne correspond à aucune réalité tangible; nous noterons simplement la corrélation posée entre la dépendance nationale et le sous-développement perçu comme conséquence du colonialisme multi-séculaire. La reconnaissance du scandale que représente ce phénomène historique amène une césure irréductible à tous les niveaux de la vie cap-verdienne. Comment se manifeste ce changement de mentalité, ce passage du sentiment de fatalité à l'affirmation d'une volonté qui s'affirme plus forte que tous les étiages et leurs funestes conséquences?

“O mar transmitiu-nos a sua perseverança”  
(...)  
“E as estiagens já não nos metem medo  
porque descobrimos a origem dans coisas  
(quando pudermos! ...)”

On le voit, la force devant le destin inhumain vient de la conscientisation politique: autrement dit, de l'identification du fait colonial comme cause de la misère populaire. Dans un autre poème **Unidos venceremos** (in *Gritarei berrarei matarei*) l'auteur déclare que les choses peuvent se retourner à la faveur des gens des îles, que le fatum destructeur de tant de vies humaines n'est pas incontournable.

“Temos a ternura das nossas ilhas  
temos a certeza das nossas rochas”

---

<sup>5</sup> Ibidem.

Il y a donc une dynamique de l'histoire qui peut, à certaines conditions mettre un terme au "tempo cabo-verdiano", "tempo de bloquio", à la "prisão na voz" que dénonce si souvent le poète.

L'incompréhension de la situation historique du drame de l'archipel a longtemps créé une attitude défaitiste chez l'indigène. Si la morna en est l'expression artistique populaire, l'émigration en représente le côté démographique et comptable. Corsino Fortes a bien noté la complémentarité des deux phénomènes quand il écrit en un vers d'une saisissante concrétion:

"Os botes levam na alma  
A ultima morna da ilha"  
(*Arvore & tambor*. Publicações Dom Quixote 1986 p. 60)

Comme il refuse l'aspect languissant, la mélancolie fatigant de la morna, Ovídio Martins refuse le départ vers d'autres horizons; dans un texte programmatique intitulé **Anti-Evasão** (in *Caminhada*) il crie sa résolution de rester parmi ses frères tout en ne cachant rien des difficultés matérielles qu'ils rencontrent:

"Atirar-me-ei ao chão  
a prenderei nas mãos convulsas  
ervas e pedras de sangue"

**2- La poésie comme arme:** ces vers, extraits où premier recueil poétique d'Ovídio Martins, se concluent par ces termes:

"Gritarei  
Berrarei  
Matarei  
Não vou para Pasárgada"

Lesquels annoncent avec neuf années d'avance le second livre de l'auteur. C'est dire qu'ils circonscrivent très précisément sa thématique. A eux seuls, ils définissent le geste unique et fondateur de l'oeuvre. "Poesie de combate, poesia protesto, poesia denuncia, afinal poesia arma, visando a consciencialização do povo, numa identificação total com o mesmo na luta de libertação nacional" (*Independência* p 8).

L'entreprise poétique de l'auteur est centrée dans son ensemble sur le combat contre les colons car "o tempo é de guerra"(ibid). Le fait est loin d'être exceptionnelle; à l'époque, toutes les énergies intellectuelles s'étaient cristallisées sur la lutte menée par le P.A.I.G.C.V. et sur l'idéal de régénération morale et économique qu'il incarnait, pour ne citer que quelques noms, Arménio Vieira assurait l'imminence des "ilhas renascida /nuvens libertas/ ... / Talvez um

continente / A medida dis nossos desejos”<sup>6</sup>. Mario Fonseca promet dans *Cabo Verde* (n° 126, 1960): “Rasgarei as grades / Rasgarei os açaimes / Enterrarei a dor, / Gritarei bem alto / A minha sede de viver...” On pourrait multiplier les références, toutes mentionnent la confiance inébranlable en les temps meilleurs que l’insurrection générale rend à portée d’espérance. Comme Gabriel Mariano dont certains textes furent enregistrés par l’auteur et largement diffusés parmi les militants, Ovídio Martins produit une poésie circonstancielle dictée par les épisodes de la lutte. “Quando um guerrilheiro é poeta ou quando um poeta é guerrilheiro, só pode produzir uma poesia escaldante” (*Independência* p. 8). Il galvanise les troupes en disant as volonté de rester parmi elles malgré la dureté des temps, il redit maintes fois la force invincible qu’il garde dans l’issue du combat, il rend hommage aux “reis da Baía” qui se sont montré de vaillants opposants à l’ordre colonial, il clame qu’il est “mais fácil deslocar montanhas/ com uma flor” que de faire taire un poète engagé viscéralement dans le combat; il fait passer l’urgence de la libération du territoire avant la préoccupation amoureuse (individuelle):

“Desculpa meu amor  
 ‘inda é cedo para o mar  
 quando denderem os ares  
 os pássaros da liberdade

Desculpa meu amor  
 Temos em breve o nosso amor

Quando soluçarem os tambores  
 na Mãe-Terra distante  
 Quando endoidecerem tinindo  
 Os sinos todos de Cabo-Verde”

écrit-il dans *Mákua 2*, trouvant ici des accents d’un Louis Aragon Qui liait l’épanouissement de la relation d’amour à la fin de l’occupation allemande. C’est parce que l’indépendance est maintenant acquise qu’il peut, dans un texte paru dans *Raizes* (n° 1) de 1977, chanter le “gesto de flor”, la “lingua de polvora”, les “coxas de raiva” de as bien aimée.

Ici, les écrits réunis sous le titre *Independência* revêtent une importance particulière. Comme l’indique Oswaldo Osorio dans as courte préface, ils proposent la lecture des “cronicas do quotidiano nacional ainda na clandestinidade e o canto da independência adquirida e das suas realizações nos dois anos imediatos, de par com a problemática politica internacional”. Ovídio Martins n’y exprime pas simplement la quotidienneté cap-verdienne durant les

---

<sup>6</sup> Arménio, Vieira: “poema” in *Hákua I* 1962 p 22. Cité par Manuel Ferreira; Literaturas africanas de expressão portuguesa. Instituto de cultura portuguesa 1977 vol I p. 52.

années guerrières, il s'est voulu leader des troupes anti-colonialistes et pour ce faire, il a développé succinctement les positions du Parti concernant ses lignes d'action, les causes de son engagement militaire sur le terrain ainsi que sur les grands problèmes de l'heure puisque ces pages ont été rédigées entre juillet 1973 et octobre 1977. Un lecteur qui ferait abstraction du contexte pourrait être choqué par des considérations à l'emporte-pièce comme celle-ci: "Há um país (le Portugal) sem um teatro nacional... sem um cinema nacional" (p 2); "um país sem instrução é um zero (a começar pelo próprio Portugal – um redondo zero no mundo da instrução)" (p. 5). C'est que l'auteur de ces lignes n'est pas un fin analyste: l'époque n'est guère propice à la réflexion; ces textes s'adressent aux militants qui pour la plupart sont incapables de discuter les thèses avancées, il n'y a donc pas lieu de développer une pesante argumentation; ces positions ne sont pas destinées à être débattues; leur finalité est de renforcer la lutte armée puis le ralliement de tous à la politique du P.A.I.G.C.V.. Pour cela, on ne ratera jamais une occasion de rappeler les exactions commises par les troupes portugaises (utilisation du napalm, arsenal sophistiqué p.4), la stratégie d'Amilcar Cabral et ses succès sur le terrain: il a "expulsou os colonialistas, pouco tempo depois, do campo de guiledge, ao sul da Guiné Bissau"(p. 2). Les pratiques concentrationnaires du pouvoir lisboète: "Haverá realmente algum caboverdiano que não tenha, pelo menos uma vez, ouvido falar do campo de concentração do Tarrafal" (p. 35), on développera une morale du militant, lequel s'abstiendra "de ignorar os recipientes de luxe" et de jeter "olimpicamente tudo para o chão, papéis, pontas de cigarros, cascas de mancarre" (p. 38) – on se souvient qu'Amilcar Cabral avait stigmatisé ce comportement dégradant dans un discours retentissant devant ses troupes<sup>7</sup>. Afin de montrer l'avenir de l'indépendance maintenant acquise, on prend acte des décisions qui, en dehors des frontières, intéressent la nation cap-verdienne, tels l'Année Internationale de la Femme, le Tribunal Bertrand Russel, la question démographique, la ségrégation raciale en Afrique Australe, la conférence africaine de Coopération Cinématographique de Maputo, le phénomène de l'émigration, la formation des cadres nationaux par le biais de bourses d'études accordées par certains pays européens, la rénovation du système éducatif etc.

Un regard non averti des réalités africaines ne lira dans ces pages qu'une propagande immédiate, faite au jour le jour. Ce serait omettre les conditions idéologiques du moment qui exigeait un discours axé sur le destinataire et la circonstance. Ce texte comme l'ensemble du travail d'écriture d'Ovídio Martins a non seulement valeur de document touchant la ligne politique du Parti et les raisons de l'engagement populaire; il est également typi que d'une certaine association centrée sur la performativité de la langue. Dans le titre même:

---

<sup>7</sup> Voir Amilcar Cabral: *Análise de Alguns Tipos de Resistência*. Edit. Seara Nova 1974.

*Gritarei berrarei matarei*, le je origine du discours, ne réfère pas seulement à celui qui s'exprime, il dénude une action par le fait même de cette prise de parole laquelle est une contestation véhémement dans l'ordre du discours poétique, de l'institution et de l'éthos cap-verdien (c'est à dire de la mentalité falaliste)." Parler c'est également communiquer le fait que l'on communique, intégrer dans l'énonciation la manière dont celle-ci doit être saisie par le destinataire. L'interprétation n'est aboutie, l'acte du langage n'est réussi que si le destinataire reconnaît l'intention associée conventionnellement à son énonciation"<sup>8</sup>. D'où les caractéristiques de l'oeuvre prospectée:

-“Nós, os poetas militantes, comprometidos at[e] a raiz dos cabelos como o nosso povo, não temos nem paciência para discutir foralismos e estilismos, no momento em que ele está a morrer de metralhadora na mão... Quando um guerrilheiro é poeta, ou quando um poeta é gerrilheiro, só pode produzir uma poesia escaldante, onde não há lugar para os lugares comuns, teóricos, considerados por alguns como pretensas constantes de poesia” (*Independência* p. 8).

On ne peut donc pas s'attendre à lire une poésie élaborée suivant certaines références dûment fixées par l'auteur lui-même. T.T.Tiofe a longuement développé les prolégomènes de cette entreprise et veille à ce que son lecteur juge de la portée scripturale de son texte en identifiant à travers lui les bases esthétiques qu'il s'est choisies (il se réfère aussi bien à la Bible, à la Divine Comédie qu'à Eluard, Aragon, Neruda ou à Beethoven). Rien de tel chez Ovídio Martins pour qui l'urgence de cadrer son poème à l'intérieur d'une problématique plus générale est proprement dérisoire vu l'urgence des combats. L'accession à indépendance n'a rien changé à sa manière d'écrire. Jamais il ne s'est situé explicitement par rapport aux écrivains qui l'ont précédés contrairement à T.T. Tiofe qui dans son *Discours I* prend ses distances vis-à-vis de ses pairs B. Leza, Ana Procopio, Pedro Cardoso, Jorge Barbosa. A aucun moment, il ne liera la recherche formelle à son propre travail comme le feront Eluard et Aragon pour lesquels l'écriture allait de pair avec l'appropriation de certaines données de la métrique traditionnelle et la contestation (quelque fois tapageuse) de certaines constantes de l'art poétique (on se rappelle la critique méprisante d'Eluard pour la rime).

Il est vrai qu'Ovídio Martins se montre irrespectueux pour la rime et plus généralement pour l'observance des canons de la poésie traditionnelle (recherche de la richesse de la rime, volonté de rejoindre le sens par le biais des tropes ou des figures, décompte exact des pieds dans le vers etc) mais l'orthodoxie a-t-elle jamais existé parmi les poètes de l'archipel? Même Antonio Pedro s'est beaucoup écarté de ces cadres-là. Le découpage de la matière textuelle lui n'est conforme à aucun modèle: les strophes d'un même

---

<sup>8</sup> D. Maingueneau: *Pragmatique pour le discours littéraire*. Edit. Bordas 1990, pp.6-7.

poème comportent successivement 5-4-4-5-3-8-3-2 et 5 vers. Quant au vers lui-même, il n'obéit à aucune règle métrique. De plus, ce poète a fréquemment recours à la proposition incise placée entre tirets ou entre parenthèses à l'intérieur de la phrase; ce qui a pour effet de rendre cette dernière plus prosaïque. Enfin, l'utilisation de formes syntaxiques telles que l'exclamation rapproche cette poésie de l'expression orale et l'écarte de tout académisme. Les signes de ponctuation sont employés avec une liberté maximale: un vers commence par les deux points (:) ou par des points de suspension. Cette façon de coordonner ou de rompre la phrase est inusitée dans l'écriture de type classique. Quant aux créolismes, on les rencontre déjà chez Antonio Pedro (par exemple dans la séquence XIII publiée dans le *Diário* de 1929. Voir Manuel Ferreira: *No reino de Caliban* Vol I 1975, Edit. Seara Nova, 1975, p. 81).

Toutes ces caractéristiques seront adoptées par Ovídio Martins, lequel utilisera l'idiome maternel d'une manière systématique dans *Caminhada*.

En bref, cette poésie se veut très proche de l'oral le plus direct à l'opposé de celle d'un Corsino Fortes qui réécrit la cap-verdianité sous la forme du mythe de la création du monde et de la symbolique liée à la génération humaine et végétale et langagière. Ovídio pratique une écriture dénuée de tout intellectualisme que cherche la voie la plus courte pour toucher le peuple combattant, se substituer à lui pour parler en son nom. Nulle part, il ne fait preuve de créativité lexicale comme le fera par exemple Oswaldo Osório. De plus son séjour hors des îles n'a laissé aucune résurgence dans son tracé d'écriture, contrairement au même Oswaldo Osório (voir son poème *Holanda* in Manuel Ferreira op cit pp. 236-237) ou Corsino Fortes ou encore T.T. Tiofe qui intègrent dans le tissu poétique de leur oeuvres des items anglo-saxons, ce qui rend manifeste l'aliénation culturelle subie durant les années d'exil (conflit vécu quotidiennement par l'émigré au niveau de la communication langagière).

Pour tous ces raisons, on pourrait considérer Ovídio Martins comme un poète de second ordre qui est passé à côté de la modernité cap-verdienne. Ce serait méconnaître le destinataire de son travail: il a voulu s'adresser au seul peuple et non aux fins lettrés, connaisseurs des belles lettres ou du modernisme portugais ou brésilien. Il s'est voulu vox popular, le canal par où s'est exprimé par ces temps de crise l'identité historico-politique de l'archipel. On ratifiera donc pleinement ce jugement de T.T. Tiofe:

"O caso de O. Martins, que incarna, com Antonio Nunes, a maneira mais interessante de revolta e de reivindicação da terra por cuja viabilidade se deve lutar de pé sobre ela e não de pé sobre a terra estrangeira é algo diferente (que le cas de Gabriel Mariano avec Capitão Ambroso) todavia, porque Ovídio representa, de ponto de vista sociológico, a mais marcada consciência de escritor de todo este meio seculo de criação em Cabo-Verde"<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> T.T. Tiofe: Artes poética e artefactos poeticos em Cabo-Verde.